

## Les dents du bonheur

Il est si tôt encore, l'enfant marche rapidement, silhouette fragile dans les froids qui précèdent l'aube. Les beaux jours sont passés si vite. Les semaines lentes et paresseuses de l'été ne sont déjà qu'un lointain souvenir. La bise cisaille son visage et il doit pencher la tête pour épargner ses yeux. Son turban bien serré résiste à tous les vents. Les champs secs et poussiéreux l'escortent de toutes parts. Ici la nature est rude, sans concession. Quelques ânes à la crinière hirsute broutent çà et là des touffes d'herbe jaunies. Au loin, des cimes crénelées hérissent le ciel.

Il presse encore le pas. Le professeur ne tolère aucun retard.

La porte en bois sombre est la seule ouverture du bâtiment. Les murs en terre ocre sont aussi peu accueillants que l'absence de sourire du maître sous sa barbe longue et si sombre. Après le murmure lancinant des prières matinales, commencent les leçons de lecture, les études du coran. Les voix monocordes lisent de concert les sourates innombrables et souvent hermétiques. Les autres enfants, dans un balancement autistique, se concentrent aussi fort que possible. Mais il aime ce jeu incroyable. Les lettres qui forment des mots puis des phrases. C'est une secrète jubilation qu'il masque quotidiennement.

Les démonstrations sont proscrites.

Malgré les efforts demandés et la monotonie du travail, la matinée passe vite. Il est tellement content d'être là. Loin de la maison, de ses petites sœurs bruyantes, de son père autoritaire. Le regard doux de sa mère attendra le coucher du soleil.

A midi, il mange sa galette garnie de pommes de terre. C'est le seul moment où on autorise un peu de liberté, ils jouent dans la cour, quelques cris échappent parfois des bouches plus enthousiastes. Ce sont tout de même des garçons. Lui, il ne crie ni ne parle. Trop timide et respectueux. Tellement méfiant.

L'après-midi, après les prières lancinantes, est consacrée à l'écriture. C'est son moment préféré. Écrire peut rendre heureux. Chaque lettre ressemble à un petit animal. Ici un ver tarabiscoté, là un oiseau qui s'envole, là encore une girafe au long cou ployé.

Dans la classe, les échine sont courbées. L'air sent l'application, l'effort, la difficulté. On écrit jusqu'au seuil de la brisure. Son père lui répète sans cesse que la douleur est le meilleur professeur.

Le maître passe dans les allées, on sent son regard sur la nuque, sa sévérité et son exigence planent sur toute la classe. Quand il s'attarde au niveau de son pupitre et observe son travail, il est tout en vrac à l'intérieur malgré la perfection de sa calligraphie.

Après la séance d'écriture, dans le ventre mou de l'après-midi, la fatigue commence à se faire sentir. Quelques bavardages s'échappent, le maître hausse le ton, on commence à espérer la fin de la journée, le retour à la maison. Son regard se perd un moment sur les murs de la classe peu décorés. Une carte de l'Afghanistan, un drapeau. Pas de dessin, aucune photo.

Avant de rentrer, il faut passer sous l'œil du maître une dernière fois. Il vous dévisage, remet en place une mèche qui dépasse. Son absence de commentaires est un assentiment. Jamais de compliment ou si peu. Il maîtrise à la perfection son travail d'épouvantail.

Chaque soir, l'enfant espère une tape sur l'épaule, un demi-sourire, un mot, mais chacun de ses gestes est dépourvu d'affect. Comme un plat sans épices, un ciel sans nuages.

Le chemin du retour semble plus long qu'à l'aller. La fatigue, la pression. Un long sentier rectiligne partage les prés comme une raie dans les cheveux. Les jours sont si courts désormais, l'ombre des toits gagne du terrain, imperceptiblement la lune répand ses paillettes et la montagne en forme de canine disparaît comme par enchantement.

Enfin, la maison. Le sourire de sa mère, le ballet incessant de ses sœurs et les yeux en embuscade de son père. Une expression indéchiffrable. Entre la moue d'agacement et le soulagement.

La soirée passe vite. Il faut aider, ranger, nettoyer, s'occuper des petites. Après le repas identique au déjeuner, on s'endort vite. Trop de fatigue et ce froid qui commence à mordre sous la porte en bois, à travers les fenêtres étroites.

L'enfant s'endort en pensant aux circonvolutions complexes et harmonieuses des lettres qu'il a tracées pendant l'après-midi.

Le lendemain matin, aux aurores, il reprend son long chemin jusqu'à l'école. Il ne sait pas que son père le suit des yeux le long du sentier devant la maison, puis sur la sente douce qui épouse le flanc de la colline, enfin jusqu'à la crête lointaine qui transforme son enfant en

silhouette d'abord puis en ombre fantomatique qui disparaît jusqu'au soir. Jamais il n'a dit à quel point il est fier.

Le maître est absent aujourd'hui. S'il est froid et sévère, celui qui le remplace en est la pire version. On sent qu'il n'a aucun plaisir à suppléer. Il explique mal, il tance, frappe parfois. Alors le silence habituel est encore plus implacable. Personne ne veut tomber dans ses griffes. On sait qu'il peut châtier sans raison, de manière aléatoire. Pour le plaisir.

La ligne de sa mâchoire est rectiligne et tendue, il n'est que méchanceté. L'enfant doit aller puiser au fond de lui-même la volonté de bien faire. Cet homme pourrait démotiver une fourmilière...

La matinée passe sans plaisir mais sans accroc. Le repas de midi efface un peu la tension permanente. Enfin, le rendez-vous de l'après-midi et son ballet magique de graphisme et de lettres, donne à cette journée un regain d'intérêt. On entend les plumes crisser, tels des insectes harassés par la chaleur. L'enfant travaille avec une assiduité religieuse.

Mais la colère du professeur n'est jamais loin. Toujours à fleur de peau, personne n'est à l'abri de sa grogne acide. Là il crie pour un coude qui dépasse les limites d'un pupitre, ici, il vitupère pour l'irrégularité d'une lettre. Et, plus il s'exaspère, plus les petites erreurs se multiplient dans une contagion désordonnée.

L'enfant ferraille avec son stylo pour ne pas attirer le courroux. Mais personne n'est à l'abri d'un moment d'inattention. Sa tension activée par les fagots de la contraction fait riper son stylo qui lui échappe et tombe devant les pieds du maître jamais très loin. L'encre gicle sur ses sandales tachant ses pieds d'une coulée brune. L'expression de son visage grave, hagard, peut signifier n'importe quoi. Mais il ne lui faut que quelques secondes pour la déchiffrer : la surprise, l'effroi puis la colère pure.

Ivre de rage, il soulève l'enfant par le coude en hurlant puis d'un geste ample et violent le gifle. Sa gesticulation mal maîtrisée atteint l'enfant à la frontière de la tempe et de son turban qui tombe sur le sol taché. Aussitôt un silence de plomb s'abat sur la classe. Les yeux du maître semblent s'ouvrir démesurément aussi grands que ces plateaux en fer martelé que l'on trouve dans toutes les maisons de la région.

Il ne peut détacher son regard de la magnifique chevelure brune qui s'étale sur les épaules de l'élève telle une coulée d'encre de chine. L'enfant voit, dans le regard de l'adulte, qu'il grignote peu à peu la vérité. L'élève qu'il tient par le bras est une fille...

Elle se sent fragile comme un pétale de coquelicot soumis au vent.

Alors, on la traîne hors de la classe sous les regards peïnés ou moqueurs des autres garçons. On entend encore le professeur pousser des cris avec une voix ridicule de dindon berné et outré. Puis on la jette à l'arrière d'une camionnette sans âge pour la ramener chez elle.

Pour toujours.

Le ciel est si bas qu'elle hésite presque à baisser la tête et les arbres faméliques qui bordent la route semblent se pencher pour l'accuser davantage.

Certains désespoirs n'ont pas de fond.

En chemin, alors que les soubresauts autant que la peur lui donnent mal au cœur, elle pense à ce secret partagé avec ses parents. Ce rêve impossible.

Elle songe à sa mère qui la natte si fort le matin pour masquer ses cheveux. Et à son visage qui s'amande au fur et à mesure du tressage.

Elle revoit son père acceptant, après des semaines d'insistance, qu'elle aille à l'école, s'instruire, malgré les risques insensés. Cette fierté masquée qui gonfle sa poitrine mais qu'elle devine. Cette peur indicible.

Elle se souvient du vert pistaché de ses yeux si profonds, et son demi-sourire quand, sachant qu'elle pourrait aller à l'école, elle lui a dévoilé ses dents du bonheur.

Un sourire qui n'avait jamais si bien porté son nom...